

Explication de texte
La Guerre de Troie n'aura pas lieu Giraudoux
II,5 « Discours aux morts »

« La guerre de Troie n'aura pas lieu » affirme Andromaque lorsque le rideau se lève sur la pièce qui porte le même nom. Matérialisant la lutte des personnages contre le destin, cette «forme accélérée du temps », Giraudoux anéantit une à une les vaines tentatives humaines.

Hector, de retour de guerre, cherche à préserver à tout prix son peuple et son enfant à naître d'un conflit que l'enlèvement d'Hélène rend inévitable. A la demande du roi Priam, «le général victorieux doit rendre hommage aux morts ». Le dramaturge avait d'abord confié ce rôle au chœur, témoin impuissant du drame, qui jouait bien souvent le rôle de pleureur et accentuait par sa seule présence le pathétique de la scène. En confiant cette tâche à Hector, Giraudoux dénonce l'hypocrisie sentencieuse du genre codifié de l'oraison funèbre pour privilégier le contact intime d'un général avec ses soldats. Ce discours est constitué de deux parties principales interrompues par des dialogues. Plus qu'une parodie de l'éloge aux défunts, il s'articule autour d'une dénonciation efficace de la guerre.

Fidèle à la rhétorique classique, le discours aux morts d'Hector respecte le genre codifié de l'oraison funèbre et se découpe en quatre parties : l'exorde, la narration, la confirmation et la péroraison. Giraudoux, avec la fantaisie qui le caractérise, prend cependant de nombreuses libertés en interrompant ce discours officiel, de manière à lui donner une coloration parodique. La didascalie initiale place Hector «au pied des portes » dans la position symbolique de l'orateur, général de troupes, chargé, bien à contre cœur, de faire l'éloge des soldats disparus. Hector, chef militaire, est le mieux placé pour ce discours. L'éloge prend un ton plus familier et plus intime tout en proposant une virulente dénonciation de la guerre.

L'exorde débute par une apostrophe «ô », dont la valeur originellement méliorative est ici inversée par l'abondance des négations. Hector s'adresse directement aux morts avec une emphase qui semble tout d'abord méprisante. Le rythme binaire de la première phrase est accentué par la construction en parallélisme qui repose sur les répétitions des verbes «entendre » et «voir ». Dès la première phrase, Hector dénonce l'hypocrisie des vivants particulièrement évidente dans l'éloge. La double négation «vous qui ne nous entendez pas, qui ne nous voyez pas » s'oppose à l'impératif «écoutez, voyez » ; soulignant la vanité de ces pratiques. La première partie du discours se fonde sur l'opposition constante entre les vivants et les morts. Il dénonce la supériorité des seconds sur les premiers. La mort est caractérisée par la perte des sens ; la vue puis l'ouïe. Cela annonce le dialogue de II,6, entre Hélène et Polyxène. A la question d'Hélène : « la mort aussi tu sais ce que c'est ? », La petite fille répond «je ne sais pas très bien. Je crois qu'on ne sent plus rien. » A ces négations de la vie, Hector oppose une affirmation péremptoire «nous sommes les vainqueurs ». L'emploi du présent, fortement ancré dans la situation de l'énonciation contribue à valoriser la vie. La question rhétorique qui suit cette affirmation met en évidence la relativité de toute victoire. Seuls les vivants, attachés au présent, éprouvent de la satisfaction. Les morts, hors du temps et de l'espace, n'ont pas leur place dans la célébration de la victoire. La concession d'Hector «vous aussi vous l'êtes », accentuée par le «mais » adversatif de la phrase suivante, et par la répétition du pronom «nous, nous sommes les vainqueurs vivants » vient appuyer l'opposition sur laquelle se fonde le discours. L'anaphore du présentatif «c'est » et du connecteur spatial «ici », donne au style énergie et oralité tout en renforçant l'ironie tragique. Hector invite les morts à voir et à entendre.

A partir de la ligne 5, Hector s'implique directement en passant du «nous » au «je ». De chef de guerre parlant au nom de son pays, il devient simplement un homme vivant. Il affirme sa honte d'être en vie et son ignorance de la mort. L'oraison devient autocritique d'un type de discours artificiellement destiné aux morts. A travers la formule oxymorique «les morts

vainqueurs », il traduit la dérision de la victoire militaire. La dimension ridicule de la gratification est indiquée dans la métaphore de « la cocarde » image symbolique des yeux fermés. Alors que les morts ont une médaille, les vivants ont la vie et le plaisir des sens ; quelle injustice ! Hector prend alors un ton familier et affectueux, les appelant « mes pauvres amis » et choquant ainsi l'auditoire. Ce que Démokos considère comme une insulte n'est qu'un constat ; si les morts ont tout perdu, les vivants, eux, n'ont pas de scrupule à profiter de ce qu'ils laissent. L'énumération des phrases lapidaires, accentuée par les verbes d'action « faisons, mangeons, buvons, couchons » montre qu'il n'est plus question ici de gloire ou d'honneur, mais simplement du droit à la vie. Cette provocation d'Hector condamne l'hypocrisie liée au traditionnel respect du aux morts. La tirade d'Hector, qui atteint son paroxysme provocant et tragique est alors interrompue par Démokos.

Giraudoux fait preuve d'originalité. Il coupe son discours, en son milieu, pour céder la place à des répliques dont la fonction est à la fois dramatique et rhétorique. Ces paroles, par leur oralité et leur prosaïsme, viennent rompre la tension dramatique tout en conférant de la vivacité à l'expression. L'intervention de Démokos est comique et littéraire. Poète, il reproche à Hector de ne pas respecter les codes de l'oraison funèbre : « tu insultes les morts », sans saisir l'ironie acerbe de ses paroles. Le tutoiement des personnages et la réponse d'Hector, « vraiment, tu crois », donnent au dialogue une oralité familière qui fait retomber la tension. Les points de suspension font ressortir les non dits et les sous-entendus inhérents aux relations conflictuelles entre les personnages. La réplique finale de Priam « achève, Hector... Les Grecs débarquent » frappe par sa brutalité. Il présente le discours comme un passage obligé dont les vivants se désintéressent et que les morts n'entendent pas. Le caractère lapidaire de la dernière phrase et le choix sonore de l'allitération en « r » et « k » ; « Les Grecs débarquent », indiquent une accélération de l'action dramatique. Comme dans Electre, la réalité rattrape les personnages, tous les discours son vains face au Destin...

Hector reprend alors sa tirade au début par la répétition de l'apostrophe et l'évocation des sensations tactiles. La symétrie est identique à celle de la première phrase : opposition entre négations et formes impératives. L'accent est mis sur les sensations tactiles et olfactives « touchez, sentez ». L'évocation de « l'encens » et des « offrandes » a une fonction ironique. Grâce au présentatif « c'est un général sincère », Hector parle en son nom et manifeste sa proximité avec les soldats, le « respect » du chef de troupes et la « tendresse » d'un père pour ses enfants. Giraudoux prend les personnages « du point de vue de leur intimité ». La répétition de l'adjectif « égal » fonde le parallélisme syntaxique et impose l'égalité entre vivants et morts. De nombreuses antithèses « braves/peureux », « chez vous/chez nous », « j'admire / je n'admire pas », confirment la volonté d'annuler toute opposition, de réunir les contraires.

A la ligne 24, une formulation cérémonieuse « ce que j'ai à vous dire aujourd'hui... » recentre le discours sur son véritable sujet : la guerre. L'ancrage spatio-temporel précisé par les connecteurs « ici » et « aujourd'hui », recadre l'action dans le présent, vécu comme un moment de transition. Les portes de la guerre vont se refermer mais la menace est toujours présente. La gravité de la situation est paradoxalement exprimée par le rapprochement entre « guerre » et « recette ». La formule oxymorique « recette sordide » témoigne du mélange des registres et dénonce le pouvoir du destin. Le rythme des phrases se ralentit et leur longueur s'accroît, restituant la révolte contenue d'Hector face à cette implacable fatalité. L'opposition entre « châtement » et « récompense » place l'homme dans une position de soumission intolérable.

La ligne 28 nous apporte la péroraison de cette oraison. La conclusion, introduite par « aussi », accumule les adjectifs négatifs « absents, inexistants, oubliés », repris par la répétition « sans occupation, sans repos, sans être ». Hector assimile la mort au non être et condamne l'attitude de ceux qui restent. Les fausses justifications des « déserteurs » sont annulées ; les vivants ont fui la mort. Ceux qui vivent ont volé les défunts. La tournure pathétique de la péroraison donne au discours toute sa force argumentative et émotionnelle. L'ethos et le pathos se rejoignent dans la fermeture des portes de la guerre.

La mise en scène vient relayer la force du texte. Les commentaires de la petite Polyxène renseignent sur la fermeture des portes (didascalie interne). Giraudoux fait intervenir deux figures féminines qui s'opposent au combat. Hécube représente la sagesse et l'attention maternelle et Polyxène l'innocence et la spontanéité. Sa réplique «ce sont les morts qui les poussent » puis celle d'Hécube, «ils aident, un petit peu », résument l'ensemble du discours d'Hector. En fermant la porte, les disparus semblent réclamer la paix et condamner la source de leur disparition. Les questions précipitées du mari d'Andromaque «c'est fait ? Elles sont fermées ? » matérialisent son angoisse, son appréhension d'un nouveau conflit en même temps que le besoin de se rassurer. Les deux dernières répliques, par la répétition de «nous sommes en paix » signalent l'ironie tragique omniprésente dans la pièce. Les portes se ferment mais un nouveau conflit s'annonce. Hector tente de se persuader, à travers son insistance, que la paix est présente. Cependant, les Grecs, dont la musique se fait progressivement entendre, laissent peu de répit aux Troyens.

La mise en scène spectaculaire de ce passage montre combien, au théâtre, les décors sont là pour soutenir et renforcer le texte. Giraudoux, présent derrière ce discours, met en branle les portes de Janus. Il place Hector devant ces portes avec un certain cynisme. Ses paroles semblent alors affirmer l'inutilité de la guerre tout en dénonçant la mise en marche du destin. C'est une lutte vaine, Hector en a conscience lorsqu'il évoque l'injustice humaine et divine. Son discours s'achève sur une note d'espoir, relayé en cela par la fermeture des portes. Le spectateur comprend pourtant que ce coffre-fort devra à nouveau s'ouvrir pour laisser sortir le joyau de la Grèce : Hélène.

